Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 51

Artikel: Une cour d'amour au XIXme siècle
Autor: Bruno, Camille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253290

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

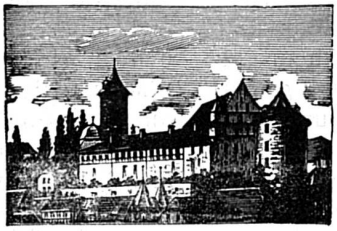
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT A PORRENTRUY



N° 51 | Supplément du Dimanche 20 Décembre | 1903

Une Cour d'amour au XIXme siècle

C'est une grande liesse à X*** ce 21 septembre de l'an de grâce 1890. Comme au temps héroïque où les paladins arboraient les couleurs des belles, un galant tournoi va s'ébattre pour la joie de la ville et des environs. Huit jours durant, à grand tintamare, Dame Renommée en a répandu la nouvelle. De flamboyantes affiches ont mis sous les yeux des badauds la façon dont se passeraient les choses, soin inutile s'il en fût, car tous les honnêtes gens de X*** savent où et comment la Cour d'amour tient ses assises et rend ses arrêts.

Voilà, comme disaient nos pères, plus de six lustres que la vieille coutume est remise en honneur, et maintes fois les nourrissons des muses ont bégayé leur joli chant dans la pompe d'une fête provençale. Ces jours-là, de par la protection de plusieurs saints attachés au service de la ville, il fait toujours un temps superbe. Dans la grande place où douze rues aboutissent, on improvise un cirque de planches, dont une toile aux couleurs gaies enserre étroitement le squelette. Sous cet abri s'entasse, heureuse, une belle fraction d'humanité. Au premier rang s'asseoient les juges, gens de tout lieu, scribes et rhéteurs, en habit de cérémonie, ou en robe universitaire, fils du terroir ou nourrissons d'ailleurs, tous citoyens de la patrie pensante et rêveuse. Devant cet aréopage les concurrents défilent. Des heures durant, sur des lèvres de miel, le beau langage roule son fleuve d'or, et les rimes joyeuses se renvoient leurs échos fidèles.

Le bon René sourit là-haut dans son cadre, en constatant que le doux parler de Provence est toujours le même, et qu'il pourrait, le cher Prince, faire un discours en son patois sans qu'on s'ébahisse à ses mots non plus qu'autour de ses phrases. Il reconnaît fort bien son peuple dans ce mélange d'artisans et de pouilleux aux faces brunes, aux hardes voyantes, aux attitudes picturales, à la mimique désordonnée. Mais il cherche en vain chez ses Barons les beaux costumes des temps évanouis. Il n'y a plus que les petites gens pour se montrer en pittoresque attirail, et c'est pitié de voir les gentilshommes vêtus en tabellions ou en magisters. N'importe! Les poètes parlent bien, et bonne récompense leur est due. Un éclatant triomphe sera le salaire du lauréat, et la beauté de son choix sera fière de partager son éphémère couronne.

Or donc, le jour est venu. L'heure est proche. De toutes parts on vient vers l'arène. Contre les murs de l'enceinte, on se masse, on se tasse, on se colle, près des portes, on se bat à qui passera le premier. Le ciel se pavane en son manteau d'outre-mer et le soleil rit sous sa crinière d'or, pendant qu'une petite brise se promène sur l'assistance, et, voyant ses avances bien reçues, s'applaudit d'être venue à la fête. Enfin la cloche sonne. Les drapeaux s'agitent. Les fanfares éclatent. La cérémonie va commencer.

Enfournement. Chaque porte vomit son flot. Les nobles entrent. Les marchands pénètrent. Les ouvriers se glissent. Les sans-le-sou restent dehors. En cinq minutes le cirque est plein. Pourtant quelques audacieux se faufilent encore dans la cohue comme la racine d'un lierre s'introduit aux fentes d'un mur. Pendant que le fretin grouille sur les bancs, les dames de haut parage s'étalent à l'aise dans des loges drapées de velours. C'est ici, roi Réné, que tu reconnaîtras le sang de tes preux compagnons d'armes! Quelles vieilles et glorieuses armoiries on pour-

rait, selon l'ancienne mode, sculpter au fauteuil de telle ou telle patricienne!

Illustre entre toutes est la familles des Bernatelli. Son chef, Giacomo le Rouge, citoyen de Florence, privé d'un bras au service du pape Clément V, reçut de lui pour récompense un fief en Comtat Venaissin. Au lieu d'y suivre la fortune de son protecteur il se contenta d'envoyer son plus jeune fils y mener les Olivades. Quand les Médicis vinrent en France alors seulement la branche aînée des Bernatelli rejoignit la branche cadette, et, par la grâce de Dieu, pullula sur le sol de la patrie adoptive. Mais tout s'use, même la faveur céleste, et à cette heure, le seul rejeton de la génération dernière est une grande et frêle jeune fille, qu'un flatteur murmure vient d'accueillir à son entrée.

Elevée loin des villes, dans le vieux manoir familial, il a fallu l'occasion d'une fête pour qu'on la conduise à X***. Elle va ouvrir bien grand ses yeux bleus et ses oreilles roses, prendre de ce jour tout le plaisir qu'il comporte, puis elle s'en retournera dans son nid lointain, sans même s'asseoir au banquet final où les privilégiés de la noblesse et des arts videront la coupe fraternelle. Inconsciente de l'admiration qu'elle inspire, elle s'accoude au bord de sa loge, et laisse voir son aristocratique beauté. Ployante comme un roseau, sa taille se perd dans des flots de mousseline bleue, et son front s'ombrage sous un grand chapeau de paille où foisonnent les marguerites. Mais ce corps diaphane semble fait pour le corsage de brocart à longue pointe, ces bandeaux crêpelés pour le petit bonnet de velours pourpre agrémenté de dentelle d'or. Ce cou si noble mérite un fil de perles. Ce teint lacté, ses cheveux roux, lui viennent des Florentines, ses aïeules, dont Pérugin et Boticelli fixèrent les délicates images. Florissante de jeunesse, elle évoque pourtant le passé charmeur et ce double attrait la rend incomparable. Assis à ses côtés en adoration, son père et sa mère étendent sur elle leur ombre secourable, et sont pareils à deux grands chênes entre lesquels croîtrait un lis.

La séance est ouverte. Un discours tombe pesamment des lèvres d'un illustre, puis, dans l'ordre indiqué, s'avancent pour concourir, les écoliers en gaisavoir. Le premier récitant a grand'peur et parle vite. Le second prononce mieux et tremble à peine. Le suivant est très brave et chante clair comme le coq au matin. Quelques-uns sont de doctes sires, déjà vainqueurs en d'autres tournois, et sachant de quel hameçon on attire la palme rêvée. Quelques autres sont de petits clercs, arrière-neveux de Fortunio, mais ayant mieux taillé leur plume, et considérant leur grand-oncle comme un bien novice apprenti. D'autres sont de vieux bardes que la jeunesse n'écoute plus, et, qui veulent, par un dernier succès, raffermir leur gloire ancienne. Tous ont leur tour, car, en ce jour de largesse, le temps même n'est pas marchandé.

Et les strophes se suivent, cadencées par les voix chaudes qui les déclament. D'aucuns les font sauter, gaillardes, sur leurs pieds courts, et s'arrêter un instant pour repartir de plus belle. D'autres les attardent mollement aux espaces du rêve, ou les égarent aux sentiers du caprice. Il en est qui modulent les vers comme avec une flûte. Il en est qui les scandent comme avec un marteau. L'effet est parfois excessif, mais toujours juste et généralement agréable. La forme est soignée, caressée avec un soin jaloux une minutie savante. Pour le fond qui donc y songe? Il est clair que tous ces rimeurs n'avaient nulle chose à dire. Ils ont gazouillé en virtuoses, comme le rossignol des jardins. Ils se sentaient habiles, ils ont souhaité de plaire. Tous ont également mérité la palme, et l'embarras du choix peut seul différer le couronnement.

Mais patience! il reste encore un concurrent dont on n'a pas ouï les vers. Pécaïré! c'est un paysan pour de vrai, en gilet rouge et veste de toile, la cravate lâche, les guêtres hautes. Bien campé d'ailleurs, la jambe fine et le front largement dessiné. Son visage hâlé respire la franchise, et ses yeux gris racontent des choses lointaines. Oui-da, la nature l'a bien loti, ce fils là! Mais le pauvret ne s'en doute guère. Humble et craintif, étourdi par de si belles gloses, il hésite à dire sa harangue. Après ces muses coquettes aux fringants atours, que va-t-on penser de la sienne, pastoure naïve qui sent le thym et qui sait l'heure aux ombres des plantes?

Marius Roucal est de Toulon. Né sur le port, petit sixième d'une nichée pauvre, il s'est élevé tout seul, et quand il lui a fallu beaucoup de soupe, il a su qu'il la devait gagner. De bonne heure il s'est appris à radouber les navires. Quand l'ouvrage donne, il tape dru sur les carènes, et panse leurs plaies avec amour. Puis, quand il n'y voit plus assez clair pour la besogne, il regarde loin, loin, où la mer et le ciel se confondent. De petites lueurs s'allument dans la ville sombre. Saint-Mandrier devient tout rose, avec des glacis lilas et verts. Les flots, qui jamais ne reposent, racontent les légendes à qui sait les entendre, maronnant comme une aïeule, et larmoyant comme elle au radotage des souvenirs. Marius les écoute à mains jointes, et, tout bas, il se répète la chanson des flots.

A la morte saison, quand tous les bateaux sont au large, il fait sa provision d'hiver. Dans le bois de pins il va scier des planches, et l'ébranlement des ondes parfumées vient enchanter son odorat subtil. Des brindillons craquent sous ses pieds, avec un peuple de bêtes qui s'ébat dans les feuilles sèches; le bois gémit sous les dents de la scie; les copeaux blonds frisent sous le rabot. Beaucoup de nids sont dans les branches, et il tombe au travers des rameaux des gouttes de lumière qui s'en vont danser sur le sol.

(A suivre.) Camille BRUNO.

PENSÉES

Ce n'est pas à nos actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les suivre.

* * *

La bonne humeur est le plus grand charme de la vie.